

In memoriam Sylvette Larzul, par François Pouillon (EHES)

C'est pour cause d'excès de souffrance et aussi parce qu'elle redoutait, plus encore que la mort, de tomber dans la dépendance – ce qu'elle avait connu chez un proche – que Sylvette Larzul a décidé, à la manière des Stoïciens, de sortir de la scène. Si je respecte infiniment ce point de doctrine, qui fait l'objet d'un débat actuel, j'ai été profondément troublé par la mise en œuvre d'un projet qu'elle évoquait depuis quelques temps. On se dit toujours qu'elle aurait pu y surseoir grâce au soutien de l'affection des siens et à la difficulté d'en affronter la limite, avec un retrait devant l'abîme. Si l'on en croit la fameuse tirade d'Hamlet, il est bien difficile de vivre cela concrètement. C'est donc avec admiration et respect que je veux m'incliner devant le courage qui a été le sien, marqué par la détermination éthique et le style aristocratique qui m'a toujours paru la caractériser, tant dans sa vie que dans sa recherche. Il reste qu'elle nous prive ainsi d'une présence discrète mais charmante et enjouée, ce qui nous laisse dans une étrange tristesse.

Sylvette est venue vers notre groupe de recherche à la suite du départ à la retraite de mon excellent collègue, le sémiologue Claude Bremond (1929-2021), qui avait co-dirigé sa thèse sur les traducteurs français des *Mille et une nuits*¹. Elle nous a conservé une reconnaissance infinie pour l'avoir alors accueillie dans une équipe universitaire, elle qui, modeste professeure de Lettres dans le secondaire, se considérait comme si peu légitime. J'ai tenté sans succès de la rassurer sur ce point, cela d'abord pour avoir constaté les limites de nombre de mes collègues surtitrés et, en revanche, l'extrême qualité de ses contributions.

Faisant l'historique de cette rencontre, je retrouve dans mes archives une lettre que, sur le conseil de Bremond, je lui adressai en septembre 2001, où je lui demandais respectueusement de s'associer à notre groupe dans le cadre de la préparation d'un *Dictionnaire des orientalistes* où nous nous engageons alors avec Jean Ferreux et Lucette Valensi, cela pour une notice « Galland », un auteur auquel elle avait consacré une bonne part de sa thèse. Elle répondit positivement pour les traducteurs sur lesquels elle avait travaillé : Antoine Galland (1646-1715) bien sûr, avec une notice impeccable, qui servit même de prototype pour le calibrage des contributions concernant des auteurs de première importance, car on n'aurait pu la raccourcir d'un seul mot ; mais aussi le Docteur Mardrus (1868-1949) dont elle démontait le mythe de traducteur impeccable, une question sur laquelle, comme arabisante, elle pouvait se prononcer ; et encore ce Trébutien (1800-1870), parfait inconnu qu'elle sortait de l'ombre parce qu'il donnait, à travers une rocambolesque série de retraductions, entre la version « classique » de Galland et celle, très « fin de siècle », de Mardrus, la version romantique du fameux recueil.

L'affaire était engagée avec nous du fait de cette disposition d'esprit à la fois originale et rigoureuse. Elle ne se contenta pas alors de rédiger une trentaine de notices, mais elle intervint comme « tuteur » sur l'ensemble de celles portant sur des savants d'époque classique, et bien au-delà pour les traducteurs du Coran. Elle allait de la même manière s'engager avec une grande générosité dans nombre d'entreprises collectives mises en route dans le cadre de notre Centre d'Histoire sociale de l'Islam méditerranéen (CHSIM) et autour, comme pour le collectif sur les manuels d'arabe d'époque coloniale, co-dirigé avec Alain Messaoudi².

Ce n'était jamais à la légère car, c'était sa manière, elle commençait par se rétracter, prenant toujours un temps de réflexion avant de donner son accord et de s'engager à fond avec la

¹ *Les traductions françaises des « Mille et une nuits ». Étude des versions Galland, Trébutien et Mardrus*, Paris, L'Harmattan, 1996 (préface de Claude Brémond).

² *Manuels d'arabe d'hier et d'aujourd'hui. France et Maghreb, XIXe-XXIe siècle*, « Les colloques de la BNF », 2014

puissance de travail qui était la sienne. Elle collabora ainsi à plusieurs dossiers collectifs lancés par *L'Année du Maghreb* par exemple³ ou par *Qantara*, le magazine (aujourd'hui disparu) de l'Institut du Monde arabe. Elle fut aussi, avec Guy Barthélemy, à l'origine du recueil de « mélanges » que l'on m'offrit au moment de mon passage à la retraite⁴ – je n'aurais pu rêver mieux, tant le produit, dans un genre souffrant souvent de disparate, fut cohérent et convaincant⁵.

C'est dire la dette qui est la mienne à son endroit et qui excède de beaucoup celle, qu'elle souligna souvent, de l'avoir accueillie dans un groupe de travail qui était à son goût. Sylvette fut en effet une participante des plus fidèles à mon séminaire, allant très au-delà des séances portant sur ses domaines de compétence, qui étaient larges. Elle en appréciait la diversité même, concernant toutes sortes d'expériences, anciennes et modernes, de passages entre l'Orient et l'Occident, et le bonheur qu'il y avait parfois d'assister, ce qui est le miracle du séminaire, à l'émergence d'une recherche en construction. Elle aimait participer aux discussions qui s'ensuivaient et aux réunions dînatoires qui scandaient l'année, donnant à notre groupe un style festif, pas si répandu dans cet établissement aux manières un tantinet compassées que devenait l'EHESS.

Ce séminaire fut véritablement pour elle un laboratoire où, depuis quelques temps, elle présentait chaque année une étape de son grand œuvre consacré à l'ensemble des travaux originaux d'Antoine Galland⁶, un auteur que la tradition réduisait volontiers à un travail, souvent disqualifié, de traducteur. Nous fûmes chaque fois éblouis par la pertinence de ses analyses où elle mettait en évidence l'interférence entre des débats européens et orientaux – sur les effets du café et sa licéité par exemple – au tournant du XVIII^e siècle et au-delà. Car les textes rassemblés dans ce recueil, qui furent longtemps considérés comme des productions vulgaires tout juste bonnes à être déclinées devant la populace des cafés dits « maures », sont devenus en même temps qu'une fenêtre irremplaçable sur le monde arabe, une œuvre littéraire de portée universelle. Cette promotion symbolique comme livre, on la devait indiscutablement à l'édition d'Antoine Galland, traduite à son tour dans toutes les langues de l'Europe, et aussi imitée, plagiée, popularisée sur mille autres supports : tableaux, illustrations, pièces musicales, films, et cela jusqu'à aujourd'hui. C'est qu'entre temps, le monde arabe s'était en quelque sorte refait une culture, et l'on aimerait bien désormais que ces textes aient été l'œuvre de quelque auteur oriental – Hanna Dyâb par exemple, à qui on impute volontiers l'écriture de contes aussi célèbres qu'*Aladin* ou *Ali Baba*.

Pour mettre un peu d'ordre dans ce procès en héritage, il fallait la pugnacité de cette petite bonne femme entêtée, arabisante ayant séjourné dans les pays arabes (Algérie, Tunisie, Syrie) et, en même temps, hautement cultivée en histoire littéraire européenne, figure exemplaire de cette spécialité académique au contenu souvent évanescent qu'est la « Littérature comparée », une formule qui prenait avec elle tout son sens, celui d'un passage entre des mondes dans une histoire longue.

Il faudra faire le bilan de la riche œuvre qu'elle laisse, assurés que nous sommes sur un point : elle n'a tiré sa révérence qu'après avoir eu le sentiment d'un travail accompli. Nous sommes tristes parce que nous l'aimions. Il nous reste, pour nous consoler, à l'admirer.

³ Avec quelques comptes rendus remarquables sur celles de nos publications auxquelles elle n'avait pas contribué.

⁴ Dir. (avec Dominique Casajus, Guy Barthélemy et Mercedes Volait), *L'orientalisme après la Querelle. Dans les pas de François Pouillon*, Paris, Karthala, 2016.

⁵ Elle y contribua par un texte sur le fameux traité d'érotologie arabe, *Le Jardin parfumé*, hommage indirect mais à coup sûr excessif à mon œuvre.

⁶ *Antoine Galland écrivain : de l'érudition orientale aux Mille et une nuits*, Louvain, Peeters, 2023 (préface de Frédéric Bauden).